

Enfoui sous la neige

Un garçon de quatorze ans est enseveli sous une avalanche.

Il comprend la raison de l'obscurité et du froid : il est enseveli sous la neige. Il creuse avec ses doigts mais c'est une erreur. La poche d'air formée par l'un de ses bras replié sur son visage disparaît. Alors, il commence à étouffer. Il arrête de se démener. Lentement, en faisant très attention, il se taille un nouvel espace autour du nez et de la bouche. Son coeur bat mais sa poitrine ne bouge pas. Le poids de la neige gêne sa respiration. Il faut réfléchir et trouver une solution. Combien de temps peut-il tenir comme ça ? Est-il là depuis longtemps ?

D'après Ron Roy, *Risques d'avalanches*. Flammarion 1986

Enfoui sous la neige

Un garçon de quatorze ans est enseveli sous une avalanche.

Il comprend la raison de l'obscurité et du froid : il est enseveli sous la neige. Il creuse avec ses doigts mais c'est une erreur. La poche d'air formée par l'un de ses bras replié sur son visage disparaît. Alors, il commence à étouffer. Il arrête de se démener. Lentement, en faisant très attention, il se taille un nouvel espace autour du nez et de la bouche. Son coeur bat mais sa poitrine ne bouge pas. Le poids de la neige gêne sa respiration. Il faut réfléchir et trouver une solution. Combien de temps peut-il tenir comme ça ? Est-il là depuis longtemps ?

D'après Ron Roy, *Risques d'avalanches*. Flammarion 1986

Amandine

Dimanche. J'ai les yeux bleus, des lèvres vermeilles, des grosses joues roses, des cheveux blonds ondulés. Je m'appelle Amandine. Et quand je me regarde dans une glace, je trouve que j'ai l'air d'une petite fille de dix ans. Ce n'est pas étonnant. Je suis une petite fille et j'ai dix ans !

J'ai un papa, une maman, une poupée que j'appelle Amanda, et aussi un chat. Je crois que c'est une chatte. Elle s'appelle Claude, c'est pour cela qu'on n'est pas très sûr. Pendant quinze jours, elle a eu un ventre énorme et un matin, j'ai trouvé dans sa corbeille quatre chatons gros comme des souris.

D'après M. Tournier, *Amandine ou les deux jardins, Sept contes*. Folio Junior - Gallimard Jeunesse

Amandine

Dimanche. J'ai les yeux bleus, des lèvres vermeilles, des grosses joues roses, des cheveux blonds ondulés. Je m'appelle Amandine. Et quand je me regarde dans une glace, je trouve que j'ai l'air d'une petite fille de dix ans. Ce n'est pas étonnant. Je suis une petite fille et j'ai dix ans !

J'ai un papa, une maman, une poupée que j'appelle Amanda, et aussi un chat. Je crois que c'est une chatte. Elle s'appelle Claude, c'est pour cela qu'on n'est pas très sûr. Pendant quinze jours, elle a eu un ventre énorme et un matin, j'ai trouvé dans sa corbeille quatre chatons gros comme des souris.

D'après M. Tournier, *Amandine ou les deux jardins, Sept contes*. Folio Junior - Gallimard Jeunesse

Une étrange trouvaille

À la demande de la maîtresse, *Émilie* a accepté d'écrire la fin d'une histoire pour le lendemain. Mais un copain veut jouer avec elle.

Jojo Grataloup jette à *Émilie* un regard noir. Quelle cruche cette *Émilie* !

Avec ça, elle va refuser à coup sûr de venir essayer sa nouvelle planche à roulettes. Sur le seuil de la porte, il dit d'un air détaché :

« Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

- J'ai une histoire à inventer. Je rentre chez moi. ».

- Complètement dingue, cette fille ! » grommèle Jojo dépité. Et *Émilie* part en courant.

Soudain, elle glisse sur quelque chose de rond et dur, et il s'en faut d'un rien qu'elle se retrouve dans le caniveau.

« Mince ! s'exclame-t-elle. Un crayon ! Il a bien failli me faire casser la figure ! »

Elle se baisse, ramasse le crayon, l'empoche et reprend sa course. C'est alors qu'une petite voix la fait sursauter :

« Dis donc ! Tu crois que c'est drôle, de se retrouver au fond d'une poche toute collante et pleine de miettes ? »

D'après H. Bichonnier, *Émilie et le crayon magique* - Hachette Jeunesse

Une étrange trouvaille

À la demande de la maîtresse, *Émilie* a accepté d'écrire la fin d'une histoire pour le lendemain. Mais un copain veut jouer avec elle.

Jojo Grataloup jette à *Émilie* un regard noir. Quelle cruche cette *Émilie* !

Avec ça, elle va refuser à coup sûr de venir essayer sa nouvelle planche à roulettes. Sur le seuil de la porte, il dit d'un air détaché :

« Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

- J'ai une histoire à inventer. Je rentre chez moi. ».

- Complètement dingue, cette fille ! » grommèle Jojo dépité. Et *Émilie* part en courant.

Soudain, elle glisse sur quelque chose de rond et dur, et il s'en faut d'un rien qu'elle se retrouve dans le caniveau.

« Mince ! s'exclame-t-elle. Un crayon ! Il a bien failli me faire casser la figure ! »

Elle se baisse, ramasse le crayon, l'empoche et reprend sa course. C'est alors qu'une petite voix la fait sursauter :

« Dis donc ! Tu crois que c'est drôle, de se retrouver au fond d'une poche toute collante et pleine de miettes ? »

D'après H. Bichonnier, *Émilie et le crayon magique* - Hachette Jeunesse

Une première victoire

Depuis un mois, un groupe d'alpinistes est au Népal pour réaliser l'ascension du Makalu qui culmine à 8470m et qui n'a jamais été vaincu.

Ce 15 mai 1955, Lionel Terray et Jean Couzy ont quitté le dernier camp, le camp VI, pour aller vers le sommet.

Pendant ce temps, leur compagnon monte du camp V au camp VI, avec les sherpas.

La tente jaune et or du camp VI est maintenant visible, curieusement perchée sur un balcon aérien entre deux falaises de glace. Il reprend son ascension et va vers le camp avec courage.

À plusieurs reprises, il essaie de distinguer ses amis dans les zones supérieures de la montagne. Où sont-ils ? Mais sur l'éperon et sur les arêtes terminales, la lumière est si intense que, malgré ses lunettes, il ne peut pas y fixer le regard.

Il gravit un dernier couloir, une pente plus raide et voici le camp VI. Il est fatigué ! Au moment où il y arrive, des cris répétés lui parviennent. C'est Lionel et Couzy ! Ils sont au sommet.

Victoire ! Le Makulu est gravi ! Il ne sent plus sa fatigue. Il danse et chante de joie.

D'après *Makalu* de J. Franco. Éd. Arthaud

Une première victoire

Depuis un mois, un groupe d'alpinistes est au Népal pour réaliser l'ascension du Makalu qui culmine à 8470m et qui n'a jamais été vaincu.

Ce 15 mai 1955, Lionel Terray et Jean Couzy ont quitté le dernier camp, le camp VI, pour aller vers le sommet.

Pendant ce temps, leur compagnon monte du camp V au camp VI, avec les sherpas.

La tente jaune et or du camp VI est maintenant visible, curieusement perchée sur un balcon aérien entre deux falaises de glace. Il reprend son ascension et va vers le camp avec courage.

À plusieurs reprises, il essaie de distinguer ses amis dans les zones supérieures de la montagne. Où sont-ils ? Mais sur l'éperon et sur les arêtes terminales, la lumière est si intense que, malgré ses lunettes, il ne peut pas y fixer le regard.

Il gravit un dernier couloir, une pente plus raide et voici le camp VI. Il est fatigué ! Au moment où il y arrive, des cris répétés lui parviennent. C'est Lionel et Couzy ! Ils sont au sommet.

Victoire ! Le Makulu est gravi ! Il ne sent plus sa fatigue. Il danse et chante de joie.

D'après *Makalu* de J. Franco. Éd. Arthaud

L'histoire d'Ali de Bassora

Je veux fêter le printemps en me baignant. Je prends mon maillot, je vais au bord du fleuve, je plonge et je nage puis je m'allonge sur une petite plage de sable isolée. J'ai de quoi manger : une épaule de mouton froide, une galette au miel, un beau quartier de pastèque.

Une fois rassasié, je suis fatigué, je fais un énorme bâillement, je ferme les yeux et je m'assoupis. Au bout d'un moment, il me semble que quelque chose de lourd pèse sur mon ventre. J'ouvre les yeux et je vois, tout près de mon visage, une épouvantable rangée de dents. Et je respire une bouffée d'haleine fétide qui m'étouffe.

C'est un caïman ! Un caïman qui a quitté la rivière et m'a pris pour un simple bout de bois. Je conserve mon calme et ne fais aucun mouvement.

Le maudit animal glisse, rampe, m'écorche de ses écailles. Il continue à avancer sur moi. Au bout d'une heure, il est toujours là. Mes muscles me font mal mais je ne bouge pas. La nuit tombée, je suis toujours dans la même position. Vers minuit enfin, je peux me relever, le caïman retourne dans l'eau.

L'histoire d'Ali de Bassora

Je veux fêter le printemps en me baignant. Je prends mon maillot, je vais au bord du fleuve, je plonge et je nage puis je m'allonge sur une petite plage de sable isolée. J'ai de quoi manger : une épaule de mouton froide, une galette au miel, un beau quartier de pastèque.

Une fois rassasié, je suis fatigué, je fais un énorme bâillement, je ferme les yeux et je m'assoupis. Au bout d'un moment, il me semble que quelque chose de lourd pèse sur mon ventre. J'ouvre les yeux et je vois, tout près de mon visage, une épouvantable rangée de dents. Et je respire une bouffée d'haleine fétide qui m'étouffe.

C'est un caïman ! Un caïman qui a quitté la rivière et m'a pris pour un simple bout de bois. Je conserve mon calme et ne fais aucun mouvement.

Le maudit animal glisse, rampe, m'écorche de ses écailles. Il continue à avancer sur moi. Au bout d'une heure, il est toujours là. Mes muscles me font mal mais je ne bouge pas. La nuit tombée, je suis toujours dans la même position. Vers minuit enfin, je peux me relever, le caïman retourne dans l'eau.

Le fils des loups

Pélot qui s'était perdu dans la montagne, venait de sauver la vie d'un louveteau. Il s'était retrouvé face à une grande louve qui le menaçait.

Pélot avait peur, il n'osait plus bouger. Il regardait le manège de la louve qui passait et repassait sa langue sur les jeunes. Elle prit contre elle celui qu'il avait sauvé. Elle aussi avait entendu les cris plaintifs du petit qui s'étranglait avec un os ; c'était déjà un gargouillis, presque un râle... et maintenant il jouait avec les autres à se disputer un morceau de chair.

L'inconnu n'était pas une menace, bien au contraire. Elle perdit son attitude hostile, étudia l'intrus qui était tassé, roulé en boule contre le sapin : il avait la même position que ses louveteaux quand ils dormaient. Elle s'approcha, toujours grondant, le renifla, mordilla son manteau. L'enfant pleurait doucement, terrorisé de sentir cette truffe humide qui s'insinuait sous son col, relevait son pantalon jusqu'aux genoux, fouillait sous son bonnet. Puis elle parut se désintéresser de lui et alla se coucher contre sa progéniture, gardant toutefois un oeil sur lui.

D'après *Le fils des loups*, A. Surget - Collection Cascade - Rageot-Éditeur

Le fils des loups

Pélot qui s'était perdu dans la montagne, venait de sauver la vie d'un louveteau. Il s'était retrouvé face à une grande louve qui le menaçait.

Pélot avait peur, il n'osait plus bouger. Il regardait le manège de la louve qui passait et repassait sa langue sur les jeunes. Elle prit contre elle celui qu'il avait sauvé. Elle aussi avait entendu les cris plaintifs du petit qui s'étranglait avec un os ; c'était déjà un gargouillis, presque un râle... et maintenant il jouait avec les autres à se disputer un morceau de chair.

L'inconnu n'était pas une menace, bien au contraire. Elle perdit son attitude hostile, étudia l'intrus qui était tassé, roulé en boule contre le sapin : il avait la même position que ses louveteaux quand ils dormaient. Elle s'approcha, toujours grondant, le renifla, mordilla son manteau. L'enfant pleurait doucement, terrorisé de sentir cette truffe humide qui s'insinuait sous son col, relevait son pantalon jusqu'aux genoux, fouillait sous son bonnet. Puis elle parut se désintéresser de lui et alla se coucher contre sa progéniture, gardant toutefois un oeil sur lui.

D'après *Le fils des loups*, A. Surget - Collection Cascade - Rageot-Éditeur

Moi, le renne

J'aime la vie dans les bois, dans les bois froids où je fais de longues promenades. Je déteste la chaleur. J'adore les bois. J'en ai d'ailleurs sur la tête mais je ne les vois pas. Mes cornes s'appellent des bois. Je suis le roi du bois. En Laponie, tout au nord, je peux vivre en sauvage avec ma bande. Je me nourris dans les forêts et les grandes étendues d'herbe jaune. Mais je suis aussi l'ami de l'homme, et je le suis volontiers quand il m'emmène, avec ses chiens, sur les pâturages d'hiver. Je mange alors de petites pousses vertes.

Extrait du *Petit dictionnaire des animaux*, H. Bichonnier - Éditions G.P.

Moi, le renne

J'aime la vie dans les bois, dans les bois froids où je fais de longues promenades. Je déteste la chaleur. J'adore les bois. J'en ai d'ailleurs sur la tête mais je ne les vois pas. Mes cornes s'appellent des bois. Je suis le roi du bois. En Laponie, tout au nord, je peux vivre en sauvage avec ma bande. Je me nourris dans les forêts et les grandes étendues d'herbe jaune. Mais je suis aussi l'ami de l'homme, et je le suis volontiers quand il m'emmène, avec ses chiens, sur les pâturages d'hiver. Je mange alors de petites pousses vertes.

Extrait du *Petit dictionnaire des animaux*, H. Bichonnier - Éditions G.P.